

Église et diversité :

entre désir d'universalisme
et pluralité effective

Publication de BePax
Paraît 5 fois par an

AVRIL
MAI 2019

Sommaire

Comité de rédaction

Benjamin Peltier,
Guillaume de Stexhe,
Benjamin Kabongo
Ngeleka ofm,
Pascale Otten,
Daniel Nahimana.

Rédaction-Administration

ASBL BePax
Chaussée Saint-Pierre, 208
1040 Bruxelles

Tél. : +32 (0)2 896 95 00
E-mail : info@bepax.org
facebook.com/bepaxasbl
www.bepax.org

Compte bancaire :
BE 28-7995-5017-6120

Mise en page
www.acg-bxl.be

EDITO 3

DOSSIER

**Les catholiques et les diversités
ethno-culturelles : Une approche par l'histoire**

Guillaume de Stexhe 4

**À propos des prêtres d'origine africaine
Quelle place au sein de l'Église catholique belge ?**

Benjamin Kabongo Ngeleka ofm 10

Quelle diversité dans l'église ?

Pascale Otten 12

Un prêtre africain en Belgique

Daniel Nahimana 14

Église et diversité : entre désir d'universalisme et pluralité effective

BePax est une association fondée par des chrétiens peu après la seconde guerre mondiale dans un objectif de réconciliation des peuples. Comme la plupart des organisations du tissu associatif belge issues du pilier catholique, l'évolution de la société a provoqué une lente mais certaine prise de latitude de l'organisation par rapport à la religion. Pour autant, nous ne renions pas notre terreau. Nombre des personnes qui continuent de suivre notre travail, en sont issues.

Il nous semblait donc que nous bénéficions d'une position privilégiée pour interroger, dans ce numéro, la question de la diversité au sein de l'Église catholique. Les rapports de cette dernière vis-à-vis de l'homosexualité, de la place des femmes ou encore sur les questions sociales, sont régulièrement interrogés. Cela est moins souvent le cas sur la question de la diversité. Or, indéniablement, c'est une question qui doit se poser avec acuité à l'Église: l'institution se dit à vocation universelle, est présente sur les cinq continents et a une curie composée de cardinaux issus d'un peu partout dans le monde. Si on zoome au niveau local, la question de la diversité se pose aussi pleinement: face au manque de vocations en Belgique, l'Église belge fait appel à de nombreux prêtres étrangers pour venir suppléer le manque d'effectif. Cette diversité, au sein du clergé belge, n'a pas manqué de provoquer des grincements, les paroissiens n'ont pas toujours fait montre de beaucoup de sollicitude face à ces prêtres fraîchement arrivés de l'étranger. Entre prêtres autochtones et allochtones, cela n'a pas non plus toujours été évident: entre ethno-stratification et mépris d'une part et différences culturelles et de pratiques d'autre part.

La diversification n'a pas uniquement pris place au sein du clergé: les paroissiens belgo-belges se font eux aussi de plus en plus rares. Dans les grandes villes notamment, la survie de certaines paroisses n'est possible que grâce à la présence de personnes issues de la diaspora, africaine notamment. Les prêtres et paroisses belges ne sachant pas toujours adapter leur liturgie aux demandes de ces populations issues de la diversité, ils sont parfois confrontés à des exodes vers les églises protestantes, notamment évangéliques, dont la capacité d'intégration de nouvelles formes liturgiques est bien supérieure.

Voici pour un rapide passage en revue du contexte. Pour ce numéro, nous avons fait un choix clair: donner la parole aux concernés. Ils sont de deux types: des personnes laïques attachées aux questions de diversité mais n'en étant pas issues et qui se considèrent comme membres de l'Église; et des personnes membres du clergé, un prêtre diocésain et un franciscain, originaires respectivement du Burundi et de RDC. Tous ont donc un point de vue situé et un vocabulaire qui leur est propre. Il est toutefois intéressant de découvrir ces textes, notamment celui de Daniel Nahimana, en faisant résonner les propos développés avec les concepts de l'antiracisme. On y découvrira que derrière des formes d'expressions différentes, souvent assez ecclésiales, il y a un vécu commun du racisme qui transcende les institutions. L'Église n'en est évidemment pas protégée.



Benjamin Peltier

Dossier

Les catholiques et les diversités ethno-culturelles : Une approche par l'histoire

Les religions sont-elles facteurs de paix ?
Disons : oui... dans leurs bons jours.

Ya-t-il une logique spécifique, un ADN du rapport des catholiques aux diversités ethno-culturelles (qu'on appelait "raciales" ou "nationales" jusqu'il y a peu)? Je propose là-dessus une approche par l'histoire, plutôt que par les "principes": elle met en lumière des axes constants, mais aussi des ambiguïtés persistantes. On peut les résumer ainsi: au niveau fondamental, le catholicisme est un universalisme résolu, qui refuse donc racismes, ségrégations et xénophobies; mais en même temps, il est traversé par une tendance à l'uniformité et au monopole, qui accepte mal les différences. Au niveau de sa réalité vécue, il est une communauté bigarrée, une Église-monde, qui vit d'une extraordinaire diversité; mais il est aussi le lieu d'un d'impérialisme culturel (occidental), qui le rend par endroits ou par moments complice du racisme ou de l'identitarisme. Ce sont ces axes et ces ambiguïtés que je voudrais schématiser dans ces quelques pages.

1.

Israël : une alliance singulière avec le Dieu de tous

Quand on parle d'ADN, il faut se tourner vers les origines. Le christianisme fut d'abord un simple courant à l'intérieur du monde juif; et celui-ci est marqué

par une tension entre universalisme et particularisme très évidente dans les textes bibliques. L'universalisme se développe dans tous les mouvements spirituels de la "période axiale", entre 800 et 500 avant notre ère: taoïsme et confucianisme, bouddhisme, zoroastrisme, philosophie; à la différence des traditions propres à un groupe ethnique, ils s'adressent à tout humain. Ainsi, le Dieu biblique accompagne dès l'origine l'histoire de toute l'humanité, une humanité commune à tous et toutes, qui sont pareillement "à l'image et à la ressemblance" du créateur – pas moins que cela. A la différence de ce qui se passe dans la plupart des mythes d'origine, les premiers humains (Adam et Eve) ne sont donc pas les ancêtres d'un clan ou d'une ethnie, mais ceux de l'humanité entière; et le mythe biblique de la tour de Babel suggère que les diversités de langues, donc de cultures et de peuples, protègent l'humanité d'une homogénéité politico-culturelle qui serait totalitaire.

Mais en même temps, il y a un particularisme biblique: le Dieu de tous a noué une alliance particulière avec Israël, "son peuple", il l'aiguillonne et le soutient face aux dérives internes: injustice et idolâtrie; et face aux menaces extérieures: asservissement ou mimétisme envers de puissants voisins. La fidélité à cette alliance prend en particulier la forme d'un conflit sans concessions entre la foi au Dieu Tout Autre, qui provoque à

la liberté et à la justice, et les cultes (et les fidèles...) des divinités-miroirs (c'est le sens du mot "idoles"), vues comme sacralisations des puissances naturelles ou sociales, dans lesquelles les humains se projettent eux-mêmes, avec leurs fantasmes.

Pourtant, l'universalité travaille Israël. D'une part, la mémoire de sa servitude en Egypte et de sa libération, implique de façon tout à fait centrale qu'il accueille et respecte chez lui "l'étranger et l'immigré", dont Dieu est proche tout comme il fut proche d'Israël dans la même situation. D'autre part, les prophètes étendent à "toutes les nations" l'horizon de l'alliance conclue avec "le peuple élu": ainsi, les communautés juives du bassin méditerranéen traduisent la Bible en grec, langue de tous, et accueillent de nombreux convertis de toutes origines.

2.

Jésus : une proximité inconditionnelle

Au tournant de notre ère, pour un peuple dominé par la culture grecque et par l'occupant romain, comment rester fidèle à l'Alliance qui fait son identité, comment préparer la restauration (nationale) attendue d'un roi-messie? En élevant la "loi" (non seulement morale, mais surtout rituelle et identitaire), comme barrière entre bons juifs et mauvais juifs, juifs et non-juifs – ou même en se préparant à la guerre? Quand il annonce l'advenir du règne de Dieu, Jésus, originaire d'une Galilée plus cosmopolite que la Judée, va dans un autre sens. Il refuse obstinément pour lui-même toute forme de royauté (nationale). Et surtout, le "Royaume de Dieu" qu'il annonce, c'est l'avènement d'une proximité gratuite – de Dieu aux humains, et, en écho, de chacun de ceux-ci aux autres, sans conditions, ni de vertu, ni d'identité: et même, proximité première envers ceux qui sont "loin", les marginalisés ou exclus en tous genres: handicapés, stigmatisés, "pécheurs", désespérés. En ce sens, la célèbre parabole du "bon samaritain" est très significative. Un interlocuteur adresse à Jésus la question brûlante du moment: qui faut-il traiter comme un "prochain" à aimer? Et donc, implicitement: qui est à considérer comme un étranger à ignorer? Jésus répond en mettant en scène, face à un blessé

anonyme en détresse, deux juifs religieux, paralysés par la "loi" (toucher le sang du blessé les rendrait "impurs" et interdits d'accomplir les rites du Temple, cœur de la nation); puis, en contraste, la solidarité concrète et agissante que montre un samaritain – un demi-étranger hérétique. Jésus conclut en inversant la question initiale: au lieu de vouloir définir qui est son prochain (et qui ne l'est pas), il s'agit de se faire soi-même le prochain, le proche, de tout qui en appelle à nous, sans fixer a priori une limite à cette disponibilité. (Et par ailleurs il donne ainsi à entendre que la "religion" authentique, qui donne "la vie éternelle", n'est pas textes et rites sacrés, mais actes "profanes" de solidarité et de sollicitude).

Deux caractéristiques durables de l'universalisme biblique, juif et chrétien ressortent de ce passage par les origines. D'abord, la conscience de l'égalité dignité qui est le fond de la commune condition humaine. Ensuite, la mise en œuvre de ce lien entre tous par la "justice", puis l'"amour": bienveillance active, refus de l'indifférence et de l'exclusion, proximité envers *tout humain*. Cela donne une tonalité sensiblement différente de celle de l'universalisme moderne, qui est d'abord égalité des droits que possède chacun, dans une logique individualiste.

3.

L'Église dans l'Empire (vers le 1^{er} siècle)

Jésus était un juif s'adressant aux autres juifs; mais des non-juifs aussi l'ont entendu, lui ou ses disciples, et mis leur foi en lui. Dans une mise en scène symbolique, à la Pentecôte qui marque la naissance de l'Église, l'Esprit rend les apôtres compréhensibles par les membres de toutes les ethnies de l'Empire, chacun dans sa propre langue. La tension entre particularité d'Israël et universalité revient alors: pour entrer dans la voie ouverte par Jésus, ces non-juifs doivent-ils s'incorporer au judaïsme, et donc adopter ses marqueurs identitaires (rites, circoncision, interdits alimentaires et surtout interdits de fréquentations entre juifs et païens)? Le tout premier

"concile" des disciples s'inscrit dans la logique du "sans conditions" qui animait Jésus: malgré les scrupules de Pierre, à qui Jésus avait pourtant confié la primauté, il donne raison à Paul le cosmopolite¹. "Il n'y a plus ni juif ni païen": tous ont également part à l'Évangile, à la résurrection, à l'Esprit saint:

Une séparation d'avec la majorité juive devient ainsi inévitable. S'ajoutant à la mémoire des conflits qui ont conduit Jésus à la mort, elle pose les bases d'un antisémitisme chrétien durable: il atteindra des sommets d'horreur – massacres, bûchers, expulsions... - en Espagne et au Portugal, du XIV^{ème} au XVIII^{ème} siècle, en Europe de l'est plus tard, avec les pogroms, et finalement en Europe centrale avec la Shoah. On peut penser que cet antisémitisme est l'ancrage premier d'une "altérophobie" chrétienne, d'une animosité envers l'impie qui résiste à la conversion: en contrepoint de l'universalisme et de la charité, il y aura une logique d'intolérance.

Dans l'empire romain multi-ethnique, la communauté chrétienne ne se situe pourtant pas comme un groupe ethno-culturel distinct des autres, mais comme une communauté de foi, dont l'ouverture et l'élan missionnaire ignorent toute frontière ethnique ou culturelle. Mais cette foi exclut, à nouveau, les cultes "païens": elle ne s'identifie donc pas non plus à l'identité socio-politique romaine (symbolisée par le culte des divinités tutélaire de l'Empire et des empereurs divinisés); c'est d'ailleurs le motif des persécutions contre le jeune christianisme. Tout au long de l'histoire renaîtra régulièrement la méfiance envers cette foi et cette communauté supra-nationales, supra-ethniques (ou étrangères), suspectées de manquer de loyauté envers la collectivité ethnique ou politique (l'islamophobie identitaire d'aujourd'hui relève souvent du même schéma).

Un autre élément se met en place au même moment. Lors des premières disputes entre interprétations différentes de la foi chrétienne, la "grande Église" oppose à ses "hérétiques" le critère de "catholicité": n'est interprétation authentique que celle qu'on trouve

1 - Cfr. le livre vigoureux du philosophe Alain Badiou: *Saint Paul et la fondation de l'universalisme*, PUF, 1997

partout (c'est le sens du mot *catholique*) où il y a des chrétiens. Mais ce critère d'universalité est ambigu : ne met-on pas en place, du même coup, un refus des différences de langage, de style, de culture ? Le christianisme ne cessera d'être confronté à cette ambivalence entre universalité et uniformité. Et aussi à la lutte contre les "déviationnistes", que connaît tout groupe rassemblé autour d'une cause. Cette détestation des hérétiques produira des conflits et des exclusions féroces (qu'on pense à l'inquisition de la fin du moyen-Âge) : elle est sans doute une expression assez typiquement catholique de la résistance aux différences.

Voilà pour quelques formes fondatrices de la tension chrétienne entre une universalité fondamentale et une étroitesse intolérante. Sur cet ADN vont jouer des mutations génétiques plus ou moins profondes : je propose d'en retenir trois – qu'on peut situer en gros au 5^{ème} siècle, puis au 15^{ème}, enfin au 20^{ème}. A chaque fois, il me semble voir jouer le croisement paradoxal d'un universalisme dynamique et d'une résistance aux différences.

4.

De l'Église à la Chrétienté (vers le V^{ème} siècle)

La première de ces mutations se joue à l'époque où l'empire romain se décompose, et que de grands brassages ethniques et culturels transforment profondément l'Europe et le monde méditerranéen. D'un côté, c'est une relance de l'universalisme missionnaire (et en même temps du combat contre les "idoles") : le christianisme s'ouvre sans hésiter aux "barbares", et se répand au-delà des anciennes

frontières de l'empire. Mais en même temps, dans l'ancien espace impérial bouleversé, l'Église devient l'institution sociale et culturelle la plus consistante ; elle s'identifie ainsi à la nouvelle société en formation. Cette fusion/confusion de la foi chrétienne avec une société (particulière) est ce qu'on appelle le régime de "chrétienté", qui durera plus d'un millénaire.

Cela conduit à une capture (partielle) de l'universalisme religieux par le particularisme socio-culturel. D'abord l'éloignement (et finalement la rupture) entre l'Église d'Orient ("orthodoxe") et l'Église d'Occident ("catholiques", "latine"), chacune identifiée à sa société d'enracinement. Cette logique identitaire est renforcée par la confrontation avec l'Islam, qui du 8^{ème} au 18^{ème} siècles s'étend, militairement, politiquement et religieusement, aux régions chrétiennes du Moyen-orient, d'Afrique du nord, d'Europe méridionale et centrale. L'Église latine est ainsi conduite à s'identifier à l'Europe. Et surtout, dans la figure du musulman conquérant, l'étranger devient *menace* et *ennemi* en même temps qu'*infidèle*. Guerres et croisades, jusqu'au siège de Vienne par les turcs à la fin du XVII^{ème} s., ancrent dans la culture catholique cette terrible équation : *étranger = infidèle = ennemi*.

5.

De l'Europe au monde (xv^{ème} siècle) : universalisme et impérialisme

Une autre mutation commence avec les "grandes découvertes" qui précèdent de peu les "Temps modernes". Au moment où la "chrétienté" occidentale se fragmente en Etats nationaux et se divise entre catholiques et protestants, l'accès aux "nouveaux mondes" d'outre-océan relance la logique universaliste, sous la forme d'un nouvel élan missionnaire. Il est significatif que les missionnaires – tout en relançant la lutte contre les "idoles" et les cultes "paiens" – étudient langues et cultures nouvelles, et rédigent d'innombrables dictionnaires et grammaires, pour, à nouveau, s'adresser à chaque peuple dans sa langue ; et aussi que, presque partout, un clergé indigène se développe assez tôt après la première évangélisation. L'Église redevient donc, et à une plus grande échelle, trans-continentale, multicolore, décidément multi-ethnique.

La mission entre universalisme, colonialisme et racisme

Mais cette réouverture du catholicisme aux différences ethniques est limitée – et même pervertie – par deux facteurs. Le premier est le lien étroit entre la mission et le colonialisme, avec son racisme structurel. L'Église montre ici une terrible ambivalence. Elle ne se demande pas longtemps si les amérindiens appartiennent à la commune humanité : dès le début, elle en fait des chrétiens (et même des prêtres, religieux et religieuses). Mais la question est alors de décider si, comme le voudraient les colons, l'"infériorité" culturelle des peuples indiens, leur "barbarie" – symbolisée par les sacrifices humains, ou encore leur résistance à l'évangélisation (en fait, à l'invasion), justifient leur conquête militaire et leur soumission à l'ordre colonial – ou même leur mise en esclavage (dans le monde et dans l'histoire, l'esclavage est pratiqué presque partout et toujours, jusque vers 1800 – surtout pour les étrangers prisonniers de guerre). Malgré l'opposition farouche de certains, comme l'évêque Las Casas, la conquête et la domination coloniale sont vite des faits acquis, que l'Église alors non seulement accepte, mais bénit – parce qu'elles permettent l'évangélisation. Elle va jusqu'à accepter aussi (avec des rappels à la "charité" qui exclut toute maltraitance... !), l'extension de l'esclavage dans le nouveau Monde. Si elle interdit assez rapidement l'esclavage des amérindiens, elle le permet aux portugais dans le contexte de leur "guerre" (en réalité, des raids commerciaux) contre les "sarrasins" d'Afrique occidentale. C'est le début de la branche "chrétienne" (car il y a une branche musulmane, et une intra-africaine) de l'épouvantable traite négrière. Les puissants économiques en jeu se camouflèrent alors sous une interprétation délirante d'un épisode biblique (encore en cours aux USA au XX^{ème} s.) : la malédiction jetée sur un fils de Noé, Cham, censé être l'ancêtre des peuples africains – dont la couleur de peau signalerait cette malédiction ! Comme l'ensemble des européens, toutes convictions confondues, ce n'est que trois siècles – et entre douze et vingt millions de victimes... – plus tard que les chrétiens reconnaîtront le caractère dévastateur, immoral et anti-évangélique de cet esclavage.



Globalement, et malgré de nombreux conflits entre Eglise et colons sur l'exploitation et la maltraitance des colonisés, il y a eu convergence, et même fusion, entre d'une part l'idéologie justificatrice du colonialisme occidental – la supériorité de la "civilisation" européenne ; et d'autre part, la justification dominante de l'évangélisation missionnaire : la "supériorité" de la foi chrétienne sur "l'idolâtrie et à la superstition". Mais la hiérarchisation de l'humanité entre "civilisés" et "sauvages" relève bien du racisme – moins biologisant que culturel, moins haineux (quoique...) que méprisant. Il s'introduit ainsi pour plusieurs siècles dans la culture catholique, même si c'est en accompagnant la bienveillance ou même le dévouement envers les "malheureux sauvages".

Mission et service

Car la réalité n'est pas tissée d'un seul fil. La mission est aussi vécue comme le partage d'une "bonne nouvelle" libératrice, l'élargissement d'une communauté spirituelle. Ainsi, lorsque se creuse aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles le différentiel techno-scientifique et économique entre l'Occident et les "pays de mission", une forte dimension qu'on dirait aujourd'hui "humanitaire" se développe : à côté de l'église ou de la chapelle se multiplient dispensaires et hôpitaux, écoles, orphelinats. Cette dynamique aboutira, au XX^{ème} siècle, à un fréquent recoupement entre évangélisation, aide humanitaire – qu'on pense au protestant Dr Schweitzer – et coopération au développement – qu'on pense au Père Pire, fondateur des "Iles de paix". A ce moment, il apparaît par exemple aux jésuites que "le service de la foi" et "la promotion de la justice" relèvent d'un seul et même engagement. Ainsi naît aussi, en Amérique latine (avec une forte contribution de théologiens de l'UCL !), la "théologie de la libération" : le Dieu de la foi chrétienne est le Dieu libérateur – concrètement,

et donc aussi socio-politiquement : on est là exactement à l'inverse de la logique coloniale.

Mission et impérialisme culturel

Mais, outre le colonialisme, un second facteur a limité, ou même retourné contre lui-même, l'universalisme inhérent à l'entreprise missionnaire : la volonté de reproduire à l'identique le modèle européen et romain de la foi. Car, en riposte la Réforme protestante, l'Église catholique renforce, centralise et régit son organisation et sa doctrine, contrôle étroitement les églises locales, uniformise les expressions de la foi dans les rites, les pratiques, le langage, la pensée. Dès lors, l'ouverture aux peuples des nouveaux-mondes n'est, pour une bonne part, que l'expansion d'une Église qui, dans sa culture et dans sa structure, reste purement occidentale et même de plus en plus "romaine". Il n'y a pas de véritable intégration catholique des *cultures* non occidentales – souvent réduites à l'idolâtrie et à la superstition. Sous cet aspect, le mouvement missionnaire est un agent de l'impérialisme culturel occidental. Il n'est pas, ou très peu, une "inculturation", une ré-invention contextualisée et créatrice de la foi chrétienne de l'intérieur d'autres cultures reconnues dans leurs propres richesses. (Pourtant, ç'avait été le cas lors du passage du monde juif au monde hellénistique et romain : après quelques hésitations, le christianisme d'origine juive intégra la philosophie grecque pour penser et partager la foi au Christ).

Mission et aliénation : une identité à questionner

On ne peut quitter ce thème sans poser la question du sens (vécu) de l'évangélisation. Les post-modernes que nous sommes ont souvent du mal à en imaginer un autre que celui

d'un fanatisme d'un côté, et de l'autre, d'une soumission conduisant à des "conversions" contraintes. Il faut se demander s'il n'y a pas là encore une forme de racisme méprisant. Les peuples colonisés n'auraient-ils été capables que de subir passivement un endoctrinement ? A la différence de ce qui s'est passé pour les convertis occidentaux, n'ont-ils pu que répéter des mots, des gestes, des formes de vie qui ne faisaient aucun sens pour eux, sans se les approprier d'une façon ou d'une autre, sans en tirer du sens et une voie pour eux-mêmes ? La foi de leurs descendants n'est-elle que la trace héréditaire d'un lavage de cerveau ? Ces questions nous renvoient des (nouveaux) dogmes qui sont les nôtres à plus d'attention pour la réalité vécue de l'évangélisation missionnaire.

6.

Décolonisation, concile et mondialisation (xx^{ème} siècle)

Au XX^{ème} siècle, les traumatismes des guerres mondiales (entre pays "chrétiens"), puis du génocide nazi, perpétré par des nations et des groupes de culture ou de foi chrétiennes, la décolonisation, enfin une nouvelle "mondialisation", forment le contexte d'une nouvelle mutation du rapport catholique aux diversités ethno-culturelles.

Le Concile : un catholicisme cosmopolite, dialoguant et rallié aux Droits de l'homme

D'abord, les anciens "pays de mission" deviennent des Églises comme les autres, avec non seulement un clergé, mais aussi des évêques d'origine locale. Au moment où la décolonisation suscite débats et guerres, beaucoup sont surpris par les images du concile Vatican II, qui de 1962 à 1965 réunit à Rome 2.500 évêques de toutes couleurs : elles révèlent le caractère multi-ethnique et multi-culturel du catholicisme, jusque dans ses cadres dirigeants.

Mais il y a plus : ce concile enclenche, de façon inattendue, une véritable révolution culturelle. Et l'axe central de cette révolution, c'est une toute nouvelle reconnaissance des différences, des diversités – à plusieurs niveaux. Au niveau interne, partage avec les églises locales, plus autonomes, des responsabilités monopolisées par Rome (l'élection d'un polonais, premier

Malgré l'opposition de certains, la conquête et la domination coloniale sont vite des faits acquis, que l'Église alors non seulement accepte, mais bénit

pape non italien depuis plus de six siècles - à une exception près - est significative). Et une modération de l'obsession d'uniformité libère des expressions de la foi plus en prise avec les différentes cultures (à commencer par l'effacement du latin au profit des langues locales).

Au niveau des relations avec les "autres", un tout nouveau respect des différences de convictions ou de cultures, une logique de décentrement qui contraste avec celle de l'expansion ou de l'opposition aux autres, font adopter le "dialogue" - un maître mot du Concile - comme attitude fondamentale. Par cercles concentriques : début de réconciliation ("œcuménisme") avec les autres chrétiens (non catholiques); dénonciation claire de l'antisémitisme chrétien; reconnaissance de la liberté publique de conscience et de religion (et de non-religion), qui permet à l'Église de se réconcilier pleinement avec la démocratie. Et qui permet surtout à la conviction biblique de l'égalité de dignité de tous les humains de se reconnaître (enfin!) dans les "Droits de l'homme". Sans doute est-ce (comme pour la déclaration universelle des Droits, en 1948), le signe d'une prise conscience de ce que l'attitude face au totalitarisme et au racisme nazi a été le plus souvent aveugle et passive, parfois complice; y compris chez les cathos. Désormais, c'est souvent en référence, non seulement à ses propres principes, mais aux Droits de l'homme qu'elle partage avec une grande partie de l'humanité, que l'Église situe ses prises de position éthiques, sociales et politiques. C'est une mutation d'importance historique, aussi bien pour la communauté humaine que pour l'Église.

Un déplacement du centre de gravité du catholicisme ?

Au XX^{ème} s., les anciens pays de mission - au "sud" - croissent spectaculairement en population, alors que la structure clérical catholique est fragilisée au nord ("crise des vocations"), et que l'Europe occidentale connaît une déchristianisation étonnamment rapide (la Belgique en est un bon exemple). Si bien que ce sont parfois les anciens pays de mission du sud qui envoient désormais prêtres, religieux et religieuses dans les pays de vieille chrétienté (le nombre de prêtres congolais à la tête de paroisses en Belgique francophone est impressionnant). L'élection du pre-

mier pape non européen, l'argentin François (Bergoglio), qui au surplus se présente comme le porte-parole de ce qu'il appelle les "périphéries" (sociales, culturelles, géo-politiques...) est un symptôme révélateur : la diversité catholique est de moins en moins structurée par la relation dissymétrique entre pays missionnaire et pays de mission, c'est-à-dire entre colonisateurs et colonisés.

Le monde catho devient ainsi, plus que jamais, un extraordinaire réseau planétaire. "Appartenir" à cette Église, c'est donc vivre la diversité de l'intérieur, et se trouver engagé dans un échange et une confrontation, qui n'ont peut-être pas d'équivalent, de ressources d'expérience et de sensibilités culturelles très diverses; en particulier celles du nord, souvent plus rationalisées, sécularisées, pluralistes, et libérales en matière éthique ou de genre; celles du sud, plus unanimement "religieuses", et - il faut le souligner - souvent plus conservatrices en de nombreux domaines. Cette confrontation est un enjeu fondamental quand se creuse à l'échelle planétaire une nouvelle fracture, peut-être un nouveau racisme culturel : entre les cultures occidentales, plus sécularisées et libérales, et les autres, plus religieuses - et souvent encore plus patriarcales que les premières.

Le défi des migrations

Enfin, la nouvelle mondialisation (après celle de la colonisation) intensifie à la fois la conscience d'être concitoyens de la même planète, et, avec les migrations, l'expérience vécue de "l'étranger" comme immigré ou comme réfugié. Beaucoup de catholiques se sont découverts immigrés, étrangers,

réfugiés : irlandais, italiens, puis "latinos" aux USA, polonais et italiens en France et en Belgique, africains en Europe... Il s'est créé ainsi dans l'Église une culture (et une organisation) de soutien aux réfugiés et d'accompagnement des migrants, progressivement élargie à tous. Face au défi des nouvelles migrations, le pape François, argentin fils d'immigrés italiens, fait de l'accueil des migrants un des leitmotivs de son action, en se référant au foyer de l'expérience biblique qu'on citait au tout début de ces pages : "tu respecteras l'étranger et l'immigré chez toi, te rappelant que tu l'as été toi-même". Et pour beaucoup désormais, la naissance de Jésus en bord de route, puis la fuite de sa famille en Egypte, symbolisent l'identification des migrants avec le Christ lui-même. De nombreuses associations - *Caritas international*, *Justice et paix*, le *Jesuit Refugee Service* ou encore l'*Ordre de Malte*, la *communauté de Sant'Egidio*, le *Secours catholique* en France, *Pax Christi* (sécularisé en *BePax* chez nous), pour n'en citer que quelques uns, de nombreux militants ou bénévoles d'inspiration ou d'origine catholique s'inscrivent dans cette logique, en particulier dans les camps de réfugiés, ou encore autour de la "jungle de Calais" ou du Parc Maximilien à Bruxelles, ou contre les projets xénophobes du président Trump.

Une fois de plus, c'est la logique évangélique de souci des fragiles et des souffrants, quels qu'ils soient, qui cadre en premier ce rapport aux nouveaux migrants : la différence est comme enveloppée par la vulnérabilité. Là-dessus se greffe la culture catholique (récente) du "dialogue" (inter-convictionnel) pour construire le rapport aux nouvelles diversités.

La lutte catholique contre la xénophobie a donc cette double tonalité particulière : secours et dialogue. Comme on l'a noté plus haut, c'est une tonalité différente de celle, plus moderne et laïque, axée sur l'égalité des droits des individus et la mise entre parenthèses des "convictions ultimes".

La paix, contre le "choc des civilisations"

Par ailleurs, dans une tradition qui remonte au moyen-Âge et qui se renforce face aux guerres mondiales du XX^{ème} s., le Vatican, organe de l'Église supra-nationale, a fait de "la paix" une valeur et un objectif essentiels. Face à la menace d'un "conflit des civilisations", le dialogue (toujours lui) inter-culturel et inter-convictionnel devient alors un élément essentiel de l'engagement pacifiste de l'Église et des chrétiens. En particulier, beaucoup d'acteurs catholiques travaillent à désamorcer la logique de confrontation avec l'islam. Ainsi, au lieu d'appeler à la vengeance ou à la guerre sainte contre ceux qui, du Sahel à l'Indonésie en passant par le Moyen-Orient, frappent des chrétiens en se réclamant de l'islam, des responsables catholiques multiplient les rencontres, les gestes de bonne volonté, les déclarations communes avec des responsables musulmans; par exemple, le Vatican s'oppose activement aux blocus ou aux guerres occidentales contre l'Iran ou l'Irak - alors que certains, de part et d'autre, les considèrent comme des "croisades". On peut évoquer ici la figure de P. Paolo dall'Oglio, "disciple du Christ et amoureux de l'islam" au milieu du peuple syrien martyrisé. Et celle des moines de Tibhérine : comme d'autres prêtres ou religieuses, lors de la "sale guerre" des années 90, ils voulurent rester en Algérie par solidarité avec leurs voisins et amis musulmans, et le payèrent de leur vie. Mais au lieu de nourrir un désir de vengeance, leur vie partagée jusqu'au bout, en a fait pour l'Église comme pour le peuple algérien des symboles de la fraternité entre chrétiens et musulmans.

Tentation identitaire, le retour

Pourtant, l'ambiguïté qui a marqué les époques précédentes du catholicisme se renouvelle aussi. Sur toute la planète, et dans toutes les reli-

gions, la mondialisation suscite des réactions identitaires, et sur le plan religieux des intégrismes, dont la logique fondamentale est précisément la fermeture aux différences. Grâce à la structure centralisée du catholicisme, les courants intégristes "durs" y sont dénoncés, tenus en marge, voire exclus. Mais ces courants existent, et par exemple une forte résistance à l'orientation représentée par le pape François : la priorité aux "périphéries" de tous ordres, l'engagement pour une justice planétaire - et peut-être surtout l'accueil des migrants. Par endroits, une nouvelle agressivité contre les "infidèles", et une nouvelle fusion/confusion entre foi au Christ et "racines chrétiennes de l'identité culturelle" ("occidentale" ou "nationale") cherche à se reconstituer; par exemple en Pologne ou en Hongrie, ou dans les milieux traditionalistes français. Mais, dans une Europe où la foi au Christ proprement dite comme telle est en recul, c'est souvent à un christianisme ou un catholicisme beaucoup plus culturels et historiques que vraiment religieux que se réfèrent les identitaires, xénophobes et islamophobes - paradoxalement souvent incroyants, parfois laïcs anti-religieux, voire néo-païens.

L'histoire continue

On retrouve, à la fin de ce parcours, les tensions entre l'identitaire ethno-culturel et ce que j'appellerai le spirituel, face auxquelles Israël, puis Jésus de Nazareth, et ensuite les premiers disciples, ont eu à se situer. Car tout engagement à propos de l'essentiel exige, d'une façon ou d'une autre, un cheminement, collectif autant que personnel, entre deux dynamiques : une dynamique d'identité, et souvent d'appartenance à une tradition et/ou à une communauté; et une dynamique d'ouverture, qui consiste à se laisser "altérer" par les autres, les différences, l'étranger, l'extérieur. J'appelle cette dynamique "spirituelle", parce que le propre de l'esprit, c'est justement la capacité de n'être pas enfermé dans une situation donnée, la capacité de se retrouver, agrandi, en se "perdant" hors de soi.

Je ne pense pas que, du point de vue chrétien, il y a équivalence entre une attitude qui privilégie l'identitaire (pour le dire sommairement), et une disponibilité à l'altérité et à la différence. Car

il me semble que ce que la figure de Jésus cristallise, c'est une logique de décentrement, une liberté à l'égard du souci de soi-même, un abandon à et pour les autres. C'est ce que dit le (probablement) plus ancien texte chrétien connu, un hymne que cite Paul dans une lettre aux chrétiens de la ville de Philippe : le Christ, dit cet hymne, a été capable de se "vider" de lui-même pour s'abandonner aux autres - et c'est précisément en cela qu'il se révèle "sauveur", et "pareil à Dieu". Il faut entendre cela dans une tonalité, non pas moralisatrice et héroïque, mais joyeuse, heureuse : ce qui se révèle et se propose dans la mémoire du Christ, c'est que l'altérité, la différence, si elles sont éprouvantes, ouvrent aussi sur l'expérience d'une complicité entre différents : et c'est ce qu'il y a en nous de plus vivant, de plus vivifiant, de ressuscité - ce qui est vraiment "spirituel", et même "divin". Car c'est bien ce qu'on appelle "l'Esprit" dans le langage théologique : cet esprit de relation complice entre différences qui anime la vie divine (entre "Père" originant, "Fils" originé), esprit qui anime aussi la complicité du divin et l'humain, dans la personne et la vie du Christ; qui anime enfin l'humanité fraternelle, capable de se vivre comme complicité entre différences de couleurs ou de cultures.

Et aussi, différences de genres. On s'est concentré ici sur les différences ethno-culturelles. Mais il est évident qu'aujourd'hui, le monde catholique est appelé de façon urgente à reconsidérer radicalement la façon dont il vit la différence des genres. Coulé jusqu'ici dans le modèle patriarcal comme il accepta le modèle colonial, et même esclavagiste, il doit reconnaître qu'il y a là un principe de hiérarchisation des différences, et donc de violence, qui contredit la "Bonne nouvelle" dont il a hérité : l'heureuse complicité des différences, comme celle des ethnies et des cultures, dans leur égalité.



Guillaume de Stexhe
Prof. émérite à l'Université
Saint Louis - Bruxelles



À propos des prêtres d'origine africaine

Quelle place au sein de l'Église catholique belge ?

Depuis quelques décennies, la visibilité des prêtres d'origine africaine dans le paysage pastoral des Églises particulières d'Europe et spécialement de Belgique, est un fait établi. Point n'est besoin d'user de jumelles pour les repérer tant la couleur de leur peau suffit à les identifier aisément. En Belgique, leur proportion est d'autant plus élevée dans les diocèses francophones que nombre d'entre eux sont originaires de pays francophones. C'est confrontés à la chute des vocations et à la décroissance du nombre de prêtres engagés dans la pastorale que, dans les vicariats du Brabant wallon et plus tard, à Bruxelles, l'on eut recours aux prêtres de Pologne et d'Afrique¹. Aujourd'hui, ils sont présents dans beaucoup d'autres diocèses de Belgique. La culture de la mobilité caractéristique d'une société mondialisée y est pour beaucoup même si les motifs de leur présence s'avèrent complexes et multiples au regard des quelques analyses². En grande partie, ces motifs, sont liés aux études universitaires, au contexte des prêtres *fidei donum*³ et aux partenariats spécifiques entre les Églises locales. Outre ces prêtres diocésains, signalons la présence de religieux prêtres, membres des congrégations de droit diocésain et membres des Ordres et Instituts religieux internationaux qui, avec l'accord de leurs supérieurs respectifs, se trouvent en insertion pastorale. Le récent rapport de l'Église Catholique en Belgique de 2018 ne mentionne pas le nombre de prêtres diocésains belges ou non belges d'origine africaine actifs en pastorale. Par contre, il évalue le nombre des religieux non belges originaires d'Afrique et en mission en Belgique à 78, ceux originaires d'Amérique à 14, d'Europe à 60 et d'Asie à 31⁴. Ce relevé n'inclut pas la catégorie de prêtres d'origine africaine qui, pour des motifs politiques (réfugiés) ou de santé, séjournent de manière temporaire ou définitive en Europe. Il en est de même pour ceux dont les

motifs demeurent diffus et moins aisés à cerner. Dans le cadre de notre propos, il s'agira de faire état de la place que les Églises locales de Belgique réservent aux prêtres originaires d'Afrique investis d'une fonction pastorale.

Quelle dénomination pour les prêtres d'origine africaine ?

Quelle que soit la diversité des raisons de leur présence, comment désigner ces prêtres pastoralement actifs, incardinés ou non, ayant reçu une "mission" définie et encadrée ? Faut-il les désigner en fonction de la couleur de leur peau "prêtres noirs" ou en vertu de leur origine géographique, "prêtres du Sud", "prêtres étrangers", "prêtres allochtones", "prêtres immigrés", "prêtres importés", "prêtres internationaux" ou "prêtres venus d'ailleurs" ? À ces questions, s'ajoute une autre, celle de leur statut exact. Sont-ils des "prêtres missionnés" ou "missionnaires" ? Derrière la pluralité des expressions pour désigner cette présence dans le presbyterium autrefois "homogène", se perçoit la recherche d'une terminologie respectueuse de leur identité propre. Celle-ci est loin d'être sans interférence avec des enjeux culturels, politiques, missionnaires et ecclésiaux. À titre d'illustration, l'expression de prêtre "missionné" par rapport à celle de prêtre "missionnaire", quoique dérivant de la même racine, est différente étant donné le contexte historique colonial problématique et idéologiquement piégé. C'est ainsi que dans ce débat, le prêtre théologien Olivier Nkulu a privilégié le choix du terme "missionné" qui s'avère pour lui idéologiquement neutre et inclusif d'autant plus qu'il peut s'appliquer indistinctement aux prêtres, aux laïcs et aux religieux à partir du moment où ceux-ci se trouvent explicitement "appelés" et "envoyés" par l'Église. À travers ces tentatives qui

visent à qualifier de manière adéquate les prêtres d'origine africaine, émerge en filigrane une légitime tension pour concilier l'universalité de l'Église avec sa contextualisation dans les Églises particulières.

Il est important de relever que les prêtres d'origine africaine "missionnés" en Belgique comme tous les "prêtres venus d'ailleurs", se doivent de répondre prioritairement aux besoins de la communauté ecclésiale qui les accueille, leur précise le cadre et les conditions de leur mission⁵. Généralement, au sein des Églises particulières belges, certains d'entre eux font partie du conseil presbytéral, rendent service à divers titres, en tant que doyen, responsable et coresponsable au niveau des Unités pastorales. D'autres collaborent dans les aumôneries de cliniques et de maisons de repos etc. Pourtant, à leur sujet, la question de la pertinence de leur présence ne manque pas de se poser dans une Belgique qui, face à la crise de la sécularisation, de la déchristianisation, du manque de prêtres et de la baisse de la pratique, espère en tirer bénéfice. En outre, il est important de s'interroger sur les défis auxquels ces prêtres originaires d'Afrique et en responsabilité pastorale se trouvent confrontés.

Prêtres d'origine africaine au sein de l'Église belge, quels défis ?

Toute mission *ad gentes* implique un déplacement au sens propre comme au sens figuré. Chez les prêtres d'origine africaine, elle induit un effort d'inculturation et "d'intelligence interculturelle". Ce qui suppose une démarche de vigilance et de curiosité et un effort de compréhension des logiques et mécanismes de fonctionnement de ses partenaires de travail dont la culture, les modes de

pensée, les façons de fonctionner appartiennent à des univers différents⁶. Il s'agit moins d'assimilation culturelle que d'une inscription de l'altérité dans l'universalité. D'une manière très anecdotique, à mon arrivée en Belgique en novembre 2005, j'avais pu constater que l'alternance saisonnière pouvait engendrer une pastorale au rythme des saisons.

Ainsi par exemple, au printemps et à l'été, se développent avec intensité les pastorales du baptême, de la confirmation, de la communion et du mariage. À l'automne, si la perte des feuilles sur les arbres met en berne le moral de plus d'un, la rudesse hivernale se montre énergivore. Cet exemple montre que le rapport à la nature et au temps est une donnée qui nécessite d'être prise en compte dans la topographie pastorale nouvelle.

Dans une société exigeante sur le plan de l'efficacité et de la performance productive, les prêtres d'origine africaine, marqués par leur passé colonial, se trouvent d'emblée comme sous pression de prouver leurs compétences et capacités de convaincre. Pression et tension, souvent inexistantes lorsqu'il s'agit des confrères prêtres européens. À première vue, ce constat, certes banal, peut être symptomatique d'une réalité (in)consciente révélatrice des "angles morts" qui bien souvent échappent au groupe majoritairement dominant. Si exercer le ministère dans une société marquée par la sécularisation, la déchristianisation, le laïcisme et le pluralisme n'est pas aisé pour le clergé autochtone, à combien plus forte raison le sera-t-il pour les prêtres d'origine africaine ? Ce constat n'occulte pas les nombreuses expériences réussies de plusieurs d'entre eux. Au contraire, il plaide pour un indispensable encadrement et une adéquate (in)formation à l'endroit des prêtres venus d'ailleurs comme facteurs d'inclusion pour un engagement pastoral optimal. Confrontés aux rapides mutations et à une incessante évolution du contexte pastoral en Europe, ces prêtres apprennent, avec les Églises locales, à nager pastoralement, sans catalogue ni mode d'emploi précis pour traverser les multiples crises auxquelles ils ont à faire face. Ils ne sont pas les seuls à assister à l'évolution d'un sacerdoce qui tend à se "professionnaliser" avec tout ce que requiert l'exercice d'un leadership pastoral en

contexte de modernité. Pour faire état de ce glissement, Alphonse Borrás constate qu'aujourd'hui, la fonction du prêtre "chef d'orchestre" se substitue à celle de «l'homme-orchestre»⁷. Par ce constat, il met en évidence le nouveau paradigme pastoral d'un leadership participatif de tous les acteurs. En prenant en compte ces quelques défis lapidaires épinglés, il est plus que légitime de définir la place que les Églises locales réservent aux prêtres d'origine africaine.

Prêtres d'origine africaine, "béquilles" ou membres de l'Église Corps-du Christ ?

Pour rappel, la présence en Belgique des "prêtres venus d'ailleurs" et, plus précisément de ceux d'origine africaine, est liée à une situation de crise : "Pour assister un effectif qui se réduit et prend de l'âge, le vicariat fait entre autres appel à d'anciens missionnaires, à des religieux belges et, plus tard, en particulier dans le Brabant wallon, à des prêtres réguliers ou séculiers originaires de Pologne et d'Afrique, dont beaucoup étudient à l'université"⁸. En marge du même document on peut lire

le commentaire suivant : "Pour faire face au manque de prêtres, Bruxelles et le Brabant wallon font de plus en plus souvent appel à des prêtres africains"⁹. Ceci suppose que le recours aux prêtres étrangers représente une possibilité parmi tant d'autres. Autrement dit, un éventail d'alternatives susceptibles de pallier la pénurie des prêtres existe. Qu'il s'agisse d'une "pénurie relative" ou "absolue"¹⁰, le recours aux laïcs "missionnés", à l'ordination de diacres permanents (en attendant éventuellement l'ordination de femmes et de *virii probati*) et la création des Unités pastorales, appartiennent à cette batterie de possibilités. De ce point de vue, affirmer que les prêtres d'origine africaine en pastorale semblent tenir lieu de "béquilles" pour des Églises locales en déficit vocationnel, n'est pas excessif. Dans ce rôle de suppléance, leur présence paraît, paradoxalement, contreproductive car elle retarde l'émergence des nouvelles formes ecclésiales de ministère. Dès lors, il ne serait pas surprenant de voir cette présence gêner chez certains la crainte "d'envahir" voire "de dénaturer" les Églises locales. Sans partager cet avis, d'autres, avec réalisme, reconnaissent aux prêtres originaires d'Afrique leur place dans

1 - Leo Kenis (col.), *Une Église minoritaire dans un environnement pluraliste. L'archidiocèse sous Léon-Joseph Suenens et Godfried Daneels (1961-2009)* 2009.

2 - Arnaud JOINT-LAMBERT, *Prêtres venus d'ailleurs, un sujet brûlant 2010*; Olivier Nkulu Kabamba, *Les prêtres africains en Europe "missionnaires" ou "missionnés" ?* 2011 ; Alphonse BORRAS, *Prêtres étrangers, prêtres venus d'ailleurs... Réflexion à propos des prêtres migrants*, 2007 ; Alphonse BORRAS, *Quand les prêtres viennent à manquer. Repères théologiques et canoniques en temps de précarité*, 2017.

3 - *Fidei donum* réfère à l'encyclique du pape Pie XII dans laquelle il invite et encourage les évêques à s'approprier le souci de la mission universelle de l'Église entre autres en mettant certains de leurs prêtres et fidèles à la disposition des Églises d'autres continents.

4 - L'Église Catholique en Belgique, Novembre 2018, p. 21.

5 - Olivier NKULU KABAMBA, *Les prêtres africains en Europe "missionnaires" ou "missionnés"...*; cf. Albert ROUET (dir.), *Un nouveau visage d'Église. L'expérience des communautés locales à Poitiers*.

6 - Michel SAUQUET et Martin VIELAJUS, *L'intelligence interculturelle. 15 thèmes à explorer pour travailler au contact d'autres cultures*, 2014.

7 - Alphonse BORRAS, *Quand les prêtres viennent à manquer...*, p. 17.

8 - Leo KENIS (coll.), *Op. cit.*, p. 277.

9 - Leo KENIS (coll.), *Op. cit.*, p. 278.

10 - Alphonse BORRAS, *Quand les prêtres viennent à manquer...*, p. 26.

11 - Le choix du terme "inclusion" est explicite car il qualifie une flexibilité qui vise à offrir, au sein de l'ensemble commun, un "chez soi pour tous" sans neutraliser les besoins, désirs ou destins singuliers mais tient à les résorber dans le tout. Dans ce sens, "l'inclusion" est ce qui permet la participation. Participer c'est aussi bénéficier et contribuer. Ceci revient à dire que l'inclusion favorise la conjugaison des singularités, chacun ayant droit d'être différent, d'apporter au bien commun sa contribution originale et de vivre à la fois semblable et différent, sans être séparé de ses pairs ni confondu avec eux, ni assimilé par eux.



le "nous" ecclésial aussi bien que dans la fraternité presbytérale qui s'en trouve culturellement, pour ne pas dire génétiquement modifiée. C'est ici que l'écclésiologie de communion est à mobiliser pour penser les conditions d'inclusion¹¹ et d'édification de l'Église-Corps du Christ pour éviter un presbytérisme éclaté. Bien sûr l'universalité ne signifie pas l'uniformité et la diversité n'est pas une menace pour l'unité de l'Église dans la mesure où l'Esprit Saint en est l'architecte de l'harmonie¹². Il importe de conjuguer le respect des identités distinctes et la mutualisation des différences et des charismes.

La conversion de l'Église est aussi aujourd'hui celle de répondre à l'urgence d'accueillir avec sollicitude et de manière égale, tous les membres du corps du Christ. C'est la vocation

du christianisme d'offrir aussi le visage des innombrables cultures et des innombrables peuples où il est accueilli et enraciné comme expression tangible de sa catholicité¹³.

Prêtres d'origine africaine, une catholicité réelle ou une diversité cosmétique?

L'intitulé un peu provocateur de ce sous-titre qui nous sert de conclusion, vise à vérifier dans quelle mesure le scénario d'une Église fermée à la diversité culturelle pourrait correspondre aux quatre notes de son credo comme "une, sainte, catholique et apostolique". La catholicité lui est consubstantielle, elle n'est pas une dimension surajoutée. Elle ne relève pas d'une opération de marketing

dans un monde qui cherche à soigner son image de marque à l'instar de l'industrie du maquillage cosmétique. Loin de se calquer sur le modèle de l'égalité des chances que prône le monde entrepreneurial et associatif contre toute forme de discrimination et d'exclusion, l'Église est l'assemblée des convoqués par Dieu dans la foi. Même si le contenu évangélique est transculturel, dans l'écclésiologie catholique, l'universalité a toujours un ancrage dans les contingences historiques. À ce titre, les prêtres d'origine africaine, nés comme toute l'Église, du big-bang originel de la Pentecôte, participent à l'œuvre de la communion de l'Esprit dans la diversité des peuples et des cultures. Autant les prêtres autochtones que les prêtres venus d'ailleurs sont invités, dans un esprit de réciprocité,

à une mutualisation des différences et des charismes. Pour notre part, la place des prêtres d'origine africaine est aussi celle des nombreuses générations de baptisés afro-descendants enfantés dans l'eau baptismale au sein de l'Église catholique belge. Ils sont là pour partager les dons de la foi avec leurs qualités et leurs limites. Comment les Églises locales pourraient-elles les traiter autrement sans "mutiler" l'indivisible Corps du Christ?



Benjamin Kabongo Ngeleka ofm
Franciscain, originaire de la RD Congo, responsable de l'Unité pastorale Notre Dame de Val Duchesse à Bruxelles, doctorant à la Faculté de théologie et Sciences religieuses de l'Université Domuni et chercheur sur les questions du dialogue islamo-chrétien.

12 - Pape François, "Evangelii gaudium" 2013, n°117.

13 - Pape François, "Evangelii gaudium", 2013, n°116.

Quelle diversité dans l'Église?

Que signifie "diversité"? Si l'on en croit le dictionnaire, c'est l'état de ce qui est divers, varié, différent. L'Église elle-même est pétrie de diversité quand on voit les différentes nationalités, les diverses tendances qui la composent. Il y a aussi toute une palette de traditions qui ont pu s'y développer: bénédictins, franciscains, dominicains, jésuites... au fil des siècles. Devant cette grande diversité, l'Église recherche une unité. Ce mouvement peut devenir réducteur de la différence. Le défi est de construire une articulation entre diversité et unité.

Une organisation au fil de l'histoire

Remonter aux origines du christianisme fait réfléchir: en effet, le christianisme se réfère à la personne de Jésus; mais lui-même n'avait pas institué d'organisation.

Au plus, si l'on s'en réfère aux évangiles, avait-il désigné des "envoyés" (apostoloi-apôtres) qui nous sont inégalement connus.

Ceux qui ont accueilli leur message ont constitué de petites communautés locales, appelées "églises" (ekklesia, "assemblée de gens appelés"): un mot qui invite d'emblée à l'ouverture. Les assemblées vont se structurer et une hiérarchie se créera petit à petit. Nécessaire pour s'organiser, celle-ci pourra devenir source d'autoritarisme ou d'abus de pouvoir.

Le mot "catholique", lui, apparaît plus tard, au 3^e siècle, puis au premier concile de Nicée au 4^e siècle et il signifie "universel". Il veut poser une base commune dans un contexte d'hypothèses multiples sur le plan théologique. Ce terme sera surtout utilisé pour qualifier l'Église occidentale en opposition aux orthodoxes au 11^e siècle, puis au 16^e siècle en réponse aux divisions internes.

Cette universalité montre la soif de l'Église d'être celle qui rassemble au plus juste, au plus vrai..., mais cette aspiration à la "vérité" peut aussi charrier l'exclusion, le rejet, ce que des événements de l'histoire comme les croisades ou l'inquisition nous ont montré.

Gérer la diversité dès les premiers moments de l'Église

Mais reprenons cette remontée aux origines: pour les chrétiens, l'Église commence à la Pentecôte. C'est le moment où ceux qui ont connu Jésus, pétrifiés de peur après la mort de celui-ci, osent parler de ce qu'ils ont vu ou vécu avec lui. Plusieurs partiront de Jérusalem vers diverses destinations: Empire romain, Perse, Ethiopie... Dès ce moment, le contact avec la diversité des peuples va faire naître des questions dans les premières communautés. Comment vont-elles gérer cela?

Au départ, les premiers chrétiens étaient tous d'origine juive. Ils se demandèrent dès les contacts avec des Grecs si tous ceux qui voulaient être chrétiens devaient passer par la case du judaïsme. Devaient-ils manger kasher, par exemple? être circoncis? Les avis étaient partagés: la question fut débattue en 49 et la décision fut que "le salut n'était pas réservé aux seuls juifs, mais à tous". Cette décision a un aspect d'ouverture, d'innovation.

Au cours de l'histoire de l'Église, il me semble qu'une tension entre ouverture, place pour le débat et l'innovation d'une part et hiérarchisation, repli identitaire d'autre part sera toujours présente.

Un lieu de débat: les conciles.

Étymologiquement, ce sont des assemblées. Elles regroupent les représentants des assemblées de chrétiens, leurs présidents: les évêques. Elles visent à clarifier des questions qui se posent à une époque, souvent dans un contexte de crise, pour aboutir à une vision commune. Cette vision est acceptée par la majorité présente, pas nécessairement l'unanimité. Il y a bien un souci démocratique dans ce débat.

En 1959, Jean XXIII convoqua le concile de Vatican II qui fut le premier à dimension mondiale. Il y avait 2100 à 2300 votants pour les décisions. Il durera 3 ans et tentait d'adapter l'Église aux mutations du monde à ce moment-là. Nous voyons là un souci de tenir compte d'éléments de diversité, de l'importance de l'avis de chacun: un aspect important de l'inclusion de la diversité.

Après, la mise en pratique de ces débats n'est pas simple non plus: il peut y avoir des difficultés, des

réticences, des résistances... de ceux qui n'ont pas voté pour le texte par exemple. A l'époque de Vatican II, le père Congar, un des experts consultés, disait de Vatican II "L'ouvrage réalisé est fantastique, et pourtant, tout reste à faire"¹

Certaines avancées seront réalisées, d'autres freinées par des courants conservateurs qui resteront à l'œuvre jusqu'à aujourd'hui, au nom d'une certaine unité ou uniformité.

Accueil des diverses convictions

Revenons aux sources du christianisme: la personne de Jésus et ses actes. Sur la question de l'accueil des autres confessions ou des non-croyants (appelés païens à l'époque).

Dans les évangiles, plusieurs exemples nous sont racontés de l'accueil fait par Jésus de personnes non-juives: la parabole du bon Samaritain donne en exemple la juste action et la compassion d'un non-juif, la rencontre avec une Samaritaine montre un dialogue avec une femme non-juive à l'écoute, le récit du centurion romain (un des colons détestés par la population juive) révèle chez celui-ci plus de confiance que chez des croyants juifs... Au vu de ces attitudes, Jésus montre un chemin de non-jugement,

d'ouverture complète, sans réticence, à ce qu'est l'autre profondément au-delà d'une appartenance.

Dans l'Église d'aujourd'hui, on peut constater des moments d'ouverture, comme "les rencontres d'Assise" initiées par Jean-Paul II en 1986. Ce sont des journées mondiales de prière pour la paix. Elles ont rassemblé 130 responsables de diverses religions et spiritualités et se sont renouvelées depuis lors. Un bémol cependant, fruit de la peur me semble-t-il: certains responsables ont craint qu'elles amorcent un relativisme, dans ce contexte actuel de baisse du nombre de catholiques en Europe.

Accueil de la diversité de genre

Sur la question de la place de la femme, malgré le fait que les douze apôtres cités dans les évangiles étaient des hommes, ce qui est sans doute lié à l'organisation sociale patriarcale de l'époque, les évangiles donnent cependant une réelle place aux femmes.

On parle de sa mère, mais aussi d'autres femmes: Marie-Madeleine, la Samaritaine, les femmes au tombeau, à la Pentecôte... Mais quand l'Église se structure, les femmes ne sont pas représentées.

1 - DELUMEAU Jean, Des religions et des hommes, 1997, p.349

Au départ, peut-être que les rôles sociaux sont le fait des hommes, et ce pendant plusieurs siècles. Malgré cela, au Moyen Âge, on voit par exemple Hildegarde von Bingen fonder un monastère en Allemagne. Mais les structures vont se rigidifier : au 11^e siècle, le célibat des prêtres est institué dans l'Eglise occidentale. Et le pouvoir des ecclésiastiques sur la population ira croissant et sera mis en question : cela va diviser l'Eglise. Les protestants voudront revenir à la "Bible seulement". Des femmes deviendront pasteures dans les Eglises protestantes, anglicane, mais cela ne se passera pas dans l'Eglise catholique, malgré l'évolution de la société et la demande insistante de nombreux fidèles au 20^e siècle.

En ce début de 21^e siècle, l'Eglise catholique traverse une crise grave, résultant probablement du pouvoir trop important dont use une partie du clergé. Le pape François lui-même avait déjà dénoncé le goût du pouvoir de plusieurs cardinaux à la curie de Rome.

Il semble évident que les "pouvoirs forts" induisent des abus et nuisent à l'ouverture à la diversité.

Est-ce que la foi en l'homme qui anime l'Eglise à partir du témoignage de Jésus pourra rendre à celui-ci sa part lumineuse au-delà du poids des traditions ?



Pascale Otten
Licenciée et agrégée en Archéologie et Histoire de l'Art à l'ULB, Inspectrice honoraire de l'enseignement fondamental et rédactrice en chef de la revue "Rivages". Elle a aussi fondé le groupe "Les Voisins" qui réfléchit à comment rendre le monde scolaire plus inclusif vis-à-vis de la diversité.

Un prêtre africain en Belgique

Le gros oiseau métallique s'arracha au sol comme pour fuir la chaleur torride de cet après-midi tropical. Après un battement d'aile nonchalant, le Boeing leva le nez vers le nord. Jérôme, bien calé dans son siège, sortit nerveusement son billet : Vol KQ 466. Départ de Bujumbura 17h55. Transit à Nairobi. Arrivée à Bruxelles 15h40.

Jérôme est un prêtre africain. Son évêque l'envoie en Belgique selon un accord conclu avec l'évêque de Namur. Prêtre "fidei donum", il est prêté par son diocèse pour une période de trois ans renouvelable.

La formule date de Pie XII (1957). Elle est aujourd'hui en vogue. Les chiffres dont nous disposons pour le diocèse de Namur remontent à l'an 2000. A l'époque, les prêtres africains étaient plutôt rares. On n'en comptait que 12 sur un total de 646 ministres du culte en action ou retraités. 18 ans plus tard, le clergé namurois est passé de 634 à 332 prêtres, une chute de 47%.

Pour répondre à l'appel pressant des centaines de clochers privés de curé, les responsables diocésains ont volontiers accueilli 112 prêtres en provenance de l'Afrique subsaharienne. L'apport ne couvre même pas la moitié des postes à pourvoir.

Jérôme arrive dans ce paysage bouleversé. Faut-il remplacer le clergé belge par des étrangers ? Quelle place accorder aux prêtres venant d'autres Eglises ? Jérôme ne s'imagine pas ce qui l'attend !

L'accueil à l'évêché a été très chaleureux. En quelques jours, le nouveau venu est installé dans son presbytère, inscrit en sa commune de résidence et introduit dans sa charge pastorale.

C'est l'avantage de l'universalité de l'Eglise. On est différent mais pas étranger. En plus, les prêtres échappent aux tracasseries administratives qui empoisonnent la vie des demandeurs d'asile. Ils sont désirés, attendus et bien accueillis.

Certains lui diront : "Ta présence chez nous, c'est le retour normal des choses. Au siècle dernier, nos prêtres sont partis évangéliser l'Afrique. Maintenant, c'est au tour de l'Afrique de nous évangéliser !"

D'autres trouvent bizarre qu'il ait un accent. "Il ne parle pas bien notre langue. On ne comprend ce qu'il dit". En fait, ce n'est pas tant une question de langue qu'une question de style. Un ami nous avait prévenu : "Dans tes homélies, évite des mots comme 'vous devez', 'il faut', 'chez nous', c'était comme ceci...". Les gens ont horreur des comparaisons et des conclusions moralisantes.

Universalité de l'Eglise, avons-nous dit ? Oui, mais ! Chaque Eglise locale a ses spécificités qu'il convient de respecter.

Le prêtre "fidei donum" ne vient pas annoncer des vérités toutes faites comme des énoncés mathématiques applicables en tout et partout. L'évangile a cette capacité divine de s'incarner. "Et le Verbe s'est fait chair" (Jn 1, 14). Cette capacité de toucher le cœur de chaque personne, de chaque peuple, dans son histoire, dans sa culture et dans son projet de vie.

Le missionnaire ne peut se contenter de proposer ce qui se fait dans sa région d'origine. Il va à la rencontre de chaque personne en son temps et en son milieu. En appréciant son génie propre. Comme le faisait Jésus. Le Galiléen reconnaissait volontiers que les gens qu'il rencontrait avaient déjà la foi. "Va, ta foi t'a sauvé !" (Mc 10, 52 / Lc 17,19 / Lc 18, 42).

Ceci explique l'attitude respectueuse du prêtre "fidei donum". Alors que le missionnaire du siècle passé se présentait aux populations africaines comme le héraut de Dieu dont le discours ne pouvait être mis en doute, le prêtre "fidei donum" propose la foi. En terre de mission, les non-croyants étaient mis au ban de la société. On les appelait paiens (du latin pagani, paysans). Les prêtres qui viennent d'Afrique risquent de reproduire, en toute bonne conscience, l'image d'un "prédicateur qui a autorité" comme cela se vit chez eux.

Pour les prémunir contre cette tendance rigoriste, l'évêché a fini par organiser des journées de formation à leur intention. Ce qui est un excellent moyen de les introduire sur le terrain pastoral et de les ouvrir au discernement des priorités pastorales de l'Eglise qui les a accueillis.

Jérôme éprouvera une autre difficulté inattendue. Là-bas, en Afrique, le prêtre a de la considération. Son Eglise est puissante ! On va vers lui comme on va à la cour du roi. Il est entouré, choyé, adoré. Ici, sans encore tomber dans l'anonymat, l'homme d'Eglise est le représentant d'une institution mal aimée ou tout franchement dénuée de tout intérêt pour le citoyen lambda. On se déclare chrétien non pratiquant, en d'autres mots, volontairement distant de tout ce qui fait "communauté de foi".

Le sentiment d'isolement peut envahir son cœur s'il n'a pas d'autres ressources d'intégration et s'il ne va pas lui-même à la rencontre des gens.

Surgit alors la question du bien-fondé de la présence du prêtre africain dans cette Europe du XXI^{ème} siècle.

Nous avons vu que le nombre de prêtres a fortement chuté entre 2000 et 2018. La tendance persiste. L'appel aux prêtres africains ou polonais n'est pas prêt de s'arrêter. Mais jusqu'où ira-t-on ? Certains se posent la question et avec raison. Chaque société a un seuil de tolérance qu'il ne faut pas franchir. L'an dernier Namur alignait 112 prêtres immigrés, jeunes pour la plupart et diplômés des meilleures universités d'Europe, face à 332 prêtres autochtones y compris les retraités. Le tableau peut susciter des inquiétudes. Dans quelle mesure l'Eglise locale pourra-t-elle faire face sereinement aux défis du moment ? Si les autorités ecclésiastiques ne font que recruter des missionnaires au lieu d'investir dans les forces locales, quel dynamisme aura-t-elle encore cette Eglise ? Si l'on ne s'engage pas à inventer des voies nouvelles d'évangélisation propres à la société, on ne fera qu'affaiblir l'Eglise. Des résistances face à l'entrée massive des prêtres africains s'expriment à mots couverts et pourraient un jour prendre le dessus.

A notre avis, il est temps de plaider pour un équilibre entre l'apport missionnaire et le génie propre au territoire belge. Le problème, ce n'est pas tant le manque de prêtres que le manque de foi en l'avenir. A ce propos, le Père Dominique

Colin vient de publier un livre au titre remarquable : "Le christianisme n'existe pas encore" (Forum Salvator). Comme pour rappeler que le christianisme a encore à déployer ses charismes pour accomplir sa mission : porter au monde la Bonne Nouvelle !

Loin de cette noble préoccupation pastorale, revenons aux petits soucis terre à terre. Jérôme a dû s'habituer à certains regards méfiants qui imaginent qu'il n'est venu que pour se faire de l'argent. C'est un préjugé bien ancré dans la société d'autant plus que certains confrères de couleur ne se sont pas gênés quand il s'agissait de quémander des subsides. En plus, le débat sur l'immigration prêche à confusion.

Le prêtre africain croise souvent des expatriés qui séjournent en Belgique comme réfugiés politiques ou économiques. Et on a vite vu en lui cet homme qui fuit la misère et à qui l'on peut objecter : "Va-t-en, voyant, rentre chez toi. Là-bas, tu peux gagner ton pain et prophétiser" (Cfr Amos 7,14).

Mais qu'à cela ne tienne ! Tant que l'Eglise chrétienne restera "catholique", ouverte à toutes les nations, des missionnaires sillonneront le monde. Et l'on a besoin de cette collaboration, surtout à l'heure de la mondialisation, car "nul n'est prophète en son pays" (Cfr Mt 13, 57).

Jérôme ne sera pas choqué quand il entendra qu'on le soupçonne de détourner les fonds de sa paroisse. Des mauvais gérants, on en trouve partout et à toutes les époques de l'histoire de l'Eglise. Heureusement, la plupart des prêtres africains s'en sortent plutôt bien. A part quelques exceptions qui ont fait la une des journaux.

Un autre préjugé auquel on n'arrivera pas à tordre le cou facilement est celui des africains amateurs du beau sexe. Ce cliché malveillant ne devrait pas énerver outre mesure. Un professeur de morale disait que le législateur Moïse qui a promulgué des lois en rapport avec le sexe était un observateur attentif de la nature humaine. Que l'on soit de l'Orient ou de l'Occident, du Midi comme du Septentrion, notre nature ne se démentit point. Nous connaissons tous les mêmes tentations et avons à fournir les mêmes efforts pour parvenir à la maturité affective.

Un dernier conseil à notre missionnaire des temps modernes. Un évêque me

disait qu'un prêtre africain qui réussit à entrer en syntonie avec ses paroissiens est une chance pour l'Eglise. Il peut alors montrer toute sa richesse spirituelle, sa bonne humeur, son enthousiasme, la chaleur du cœur ! Toutes des qualités qu'on retrouve ordinairement dans les jeunes Eglises. Les néo-convertis rivalisent par la diversité de leurs vocations et par la générosité dans le service.

Puisse Jérôme garder cette fraîcheur d'un homme qui, comme saint Augustin, a demandé lui-même le baptême et sait apprécier le don reçu de Dieu.

"De sa plénitude en effet, tous, nous avons reçu, et grâce sur grâce" (Jn 1, 16).

Lorsque, à la fin de sa mission en Belgique ou à l'occasion d'une visite en famille, Jérôme reprendra l'avion, il apportera un plus à son Eglise. Il aura appris comment être témoin de l'évangile dans une société sécularisée, comment passer d'une Eglise puissante vers une Eglise humble et servante, comment sortir d'une pastorale de conservation vers une pastorale "d'engendrement".

La collaboration entre les Eglises à travers le réseau des prêtres fidei donum est en fin de compte une formule "gagnant-gagnant". Chaque communauté y trouve son intérêt, que ce soit celle qui accueille le prêtre ou celle qui l'a envoyé. Nous dirions même que cette collaboration est appelée à se développer davantage. L'universalité de l'Eglise et le processus de la mondialisation en cours nous poussent à sortir de nos frontières pour ouvrir nos préoccupations pastorales à la dimension du monde.



Daniel Nahimana
Doyen de Barvaux, l'abbé Daniel Nahimana est originaire de Bujumbura au Burundi. Des massacres à caractère ethnique le poussent à quitter son pays natal. Sa vie d'exilé commence alors au Congo (RDC). Il est ordonné prêtre au Rwanda en 1978. Il étudiera ensuite à l'université salésienne de Rome pour une spécialisation en lettres classiques et chrétiennes.

Contribuez à une société plus juste et plus égalitaire

L'ASBL BePax est heureuse de vous proposer gratuitement la revue Signes des Temps, dont le coût d'impression et d'envoi revient à 1,50 € par exemplaire.

Si vous souhaitez soutenir notre travail de publication, n'hésitez pas à **faire un don sur le compte BE28 7995 5017 6120**. Quel qu'en soit le montant, votre soutien est précieux! (Déduction fiscale à partir de 40 € sur base annuelle).

BePax est également apte à recevoir des legs. Pour plus d'informations, contactez votre notaire ou contactez-nous au +32 (0)2 896 95 00 ou via info@bepax.org.

Consultez nos autres dossiers thématiques :

Signes des Temps

Filmer en blanc et blanc ?
**Racisme et
cinéma**

FÉV.-MAR. 2019

Signes des Temps

Entreprenariat :
**quand la diversité
frappe à la porte**

DÉC.-JAN. 2018-19

Signes des Temps

Racisme et football :
**une symbiose
paradoxale**

OCT. - NOV. 2018

Signes des Temps

Colonisation
**ce passé difficile
à solder**

AOÛT - SEPT. 2018

Surfez sur www.bepax.org
et suivez-nous sur

